Le gymnase de Strasbourg à travers ses commémorations

Quatre siècles et demi sur une frontière politique et culturelle
(1538-1988)

Bernard Heyberger

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/365>

DOI : 10.4000/histoire-education.365

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 3-36

ISBN : 2-7342-0946-2

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Bernard Heyberger, « Le gymnase de Strasbourg à travers ses commémorations », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 97 | 2003, mis en ligne le 12 octobre 2008, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/365> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.365>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

Le gymnase de Strasbourg à travers ses commémorations

Quatre siècles et demi sur une frontière politique et culturelle
(1538-1988)

Bernard Heyberger

- 1 Le projet de cet article est né de l'idée que les jubilés et commémorations d'établissements scolaires étaient des moments qui révélaient leur identité¹. Le déroulement des festivités, la composition de la liste des participants et intervenants, au même titre que les discours tenus, permettent de saisir quelques traits significatifs de l'idéologie politique, culturelle, religieuse et pédagogique qui constitue l'esprit de la « maison ». Les célébrations offrent toujours des occasions pour souligner la continuité de l'institution et la fidélité à l'esprit de ses fondateurs, ou alors pour affirmer un retour aux sources et aux principes des origines. Dans les deux cas, c'est une manière de répondre aux défis contemporains de la commémoration.
- 2 Le Gymnase Jean Sturm de Strasbourg, établissement d'enseignement primaire et secondaire privé, aujourd'hui sous contrat avec l'État, se prête particulièrement bien à ce type d'enquête, d'abord à cause de sa très grande longévité. Fondée en 1538, au moment où la Réforme structurait ses institutions dans la ville passée au protestantisme, cette école confessionnelle luthérienne, élitiste par la réussite de ses élèves plus encore que par son recrutement social, peut s'enorgueillir d'un passé lointain et prestigieux. Elle porte le nom de Jean Sturm, son premier recteur. D'origine rhénane, mais passé par Paris, celui-ci la dota d'une organisation des études fondée sur une doctrine humaniste, qui fut un modèle pour l'enseignement secondaire au XVI^e siècle, avant l'essor des collèges jésuites².
- 3 Les commémorations qui ont donné lieu à une publication jubilaire, de *Festschriften* ou de *Relations des fêtes*, sont celles du 1^{er} (1638)³, du 3^e (1838)⁴, et du 4^e centenaire (1938)⁵, ainsi que du trois-cent cinquantième (1888)⁶, du quatre-cent-vingt-cinquième⁷ et du quatre-cent cinquantième anniversaire (1988)⁸. Les jubilés du Gymnase ne démentent pas la règle qu'en ces occasions, on cherche avant tout à s'inscrire dans une fidélité et dans une tradition. À chaque célébration, on procède à des rappels de celles qui ont

précédé, ce qui renforce l'impression de continuité⁹. À plusieurs reprises, on publie à l'occasion du jubilé un ouvrage sur l'histoire du Gymnase¹⁰. Mais à chaque fois transparaît aussi, de manière plus ou moins explicite, la tension entre l'attachement au modèle et la conscience du changement survenu ou en cours.

- 4 L'intérêt d'une telle enquête réside aussi dans le fait que l'histoire de cette école suit celle de l'Alsace, excessivement complexe, comme on sait. Les nombreux bouleversements politiques se sont nécessairement répercutés sur le statut de l'établissement, le recrutement de ses professeurs et de ses élèves, voire sur ses méthodes pédagogiques. La république protestante de Strasbourg, ville libre impériale, fut annexée à la France catholique en 1681 et devint une simple capitale provinciale, suivant alors les destinées mouvementées du pays, jusqu'à l'annexion de la région à l'Empire allemand unifié, en 1871. Elle retrouva une France républicaine et centralisée en 1918, avant de connaître une intégration de fait au III^e Reich, entre 1940 et 1944. Aujourd'hui, elle s'efforce de s'affirmer comme « capitale européenne », siège d'un certain nombre d'institutions communautaires.
- 5 À chaque commémoration, le contexte politique du moment, plus ou moins dramatique, apparaît en arrière-fond des festivités et investit les discours. En même temps, les pères fondateurs et les principes de la Réforme et de l'humanisme qui les inspiraient sont invoqués en référence avec la situation contemporaine, même lorsqu'une volonté de retour objectif sur le passé se manifeste dans les publications.

I. Une institution municipale (1638 et 1738)

- 6 Un volume commémore les festivités de 1638, sans rendre compte de leur déroulement. C'est en fait un recueil de cinq *Predigten* en allemand, de deux *orationes* historiques, d'un poème épique et d'une chronologie en latin, toutes dues à des professeurs, auxquels s'ajoute la partition et les paroles de la cantate *Fons Israël*, composée à cette occasion par Christophe Thomas Walliser, enseignant également dans l'établissement. Il se peut qu'avec la rudesse des temps, alors que la guerre de Trente Ans était aux portes de la ville, et que les finances de celle-ci étaient mises à rude épreuve par les mesures de défense militaire, les cérémonies se soient réduites à ces discours dominés par le thème pénitentiel et la nostalgie des temps plus heureux¹¹.
- 7 Trente ans plus tard, pour les commémorations du premier centenaire de la fondation de l'Académie issue du Gymnase en 1667, le Rat (conseil de la Ville) allait spécifier qu'il fallait qu'il « se passe plus que pour la première fête jubilaire du Gymnase en 1638, encore présente dans la mémoire ». On décida cette année-là de décorer des bâtiments, de faire jouer une « comédie spirituelle ou édifiante », de composer des poèmes panégyriques et de faire célébrer un office de reconnaissance dans les sept églises de la ville. On fit prononcer sermons et *orationes*. Au jour fixé, deux cortèges convergèrent, dans lesquels furent portés et exhibés les objets les plus significatifs (sceptres, registres de matricules, lettres impériales). On se rassembla ensuite à l'église du Gymnase pour y entendre des concerts alternés de discours et de la lecture des privilèges impériaux. Le lendemain, on procéda à une remise officielle des diplômes. Il y eut également un banquet d'une quarantaine de convives, et deux monnaies furent frappées à cette occasion. En partie, les éléments des célébrations ultérieures étaient déjà en place dans ces cérémonies de 1667¹².

- 8 Le recueil de 1638 fait apparaître un face à face entre les magistrats de la ville (qui constituent les *patroni* de l'école et de l'université) et le *Stand* des enseignants, qui se présente dans l'introduction comme le *Professorum ordo* formant ein *absonderlich corpus* (un corps à part), et doté d'une *scholarum dignitas*, qui se doit d'être reconnue. Le volume est dédié de manière significative aux magistrats de la République, « *des H. Reiches freyen Stadt Strassburg berühmten Universität und Schulen wolverdienten Cancellario und Scholarchis* », « *unseren geliebten grossgünstigen hochgeehrten herzen und geneigten Patroni* », par le personnel enseignant, recteur, doyen, professeurs et précepteurs¹³.
- 9 L'école était bien un corps, faisant partie des institutions municipales. À cette époque, la République de Strasbourg jouissait encore d'une relative autonomie, quoique les événements de la guerre avec son cortège de malheurs aient occupé l'esprit des orateurs au point qu'ils fissent de nombreuses références « à ces temps cruels » (*zu diesen grewlichen Zeitten*). Le cadre géopolitique constamment évoqué dans les discours est celui de la ville (*diese Statt*). Lorsque dans ses sermons en allemand, le prédicateur Johann Schmidt parle de « la patrie commune » (*das gemeine Vatterland*), il s'agit de Strasbourg, qu'il qualifie au passage de *metropoli* et de capitale de l'Alsace, encore qu'il la situe clairement dans un ensemble plus vaste, auquel il a conscience d'appartenir (« *wir teutschen* »), et qui se nomme *Teutschland*. Contre la barbarie qui menace, la ville comparée à la Jérusalem des Psaumes, est dotée de portes, de remparts, de fossés, mais tout cela n'est rien si on n'y trouve plus les vertus du cœur, qui avaient permis à Strasbourg, au temps de la Réforme, de triompher de ses ennemis. Le prédicateur appelle la cité et l'Allemagne à être fières de leurs écoles et de leurs universités, tandis qu'il s'en prend à ceux qui s'adonnent à des « *unteutschen ceremonien* », et parlent « un peu le français et l'italien »¹⁴. Ces accents xénophobes pourraient s'interpréter comme une mise en garde contre l'alliance politique passée alors par les luthériens avec le Roi de France, face à la politique de Contre-Réforme des Habsbourg. Ils faisaient sûrement allusion aussi à l'essor significatif de l'enseignement et de la pratique du français à Strasbourg dans ces années-là¹⁵.
- 10 En liant l'éducation religieuse et morale à la formation humaniste, mais en donnant la priorité au premier de ces objectifs, les discours se voulaient dans la tradition des fondateurs. La préface du recueil jubilaire évoque le fait que le Gymnase, nouvellement fondé, n'avait pas seulement attiré les enfants de la ville, « bien formés dans la Sagesse divine et mondaine », mais aussi beaucoup d'autres, même de lieux éloignés, attirés par la réputation de l'établissement. Des parents envoyèrent leurs enfants à grands frais « dans un atelier bien préparé afin qu'ils y soient savamment polis, enseignés, ornés, dans la vraie grâce de Dieu, les vertus, les bons arts et langages, puis, en leur temps, pleins de savoir-faire et de bonnes mœurs, congédiés et renvoyés chez eux »¹⁶. Et, dans un de ses sermons, Johann Schmidt revient sur le fait qu'au Gymnase, les enfants sont instruits avec zèle « d'abord dans le saint catéchisme, dans la parole bienfaisante de l'Évangile, dans les points principaux de l'enseignement chrétien, ensuite aussi dans les bons arts et les langues ». Cet enseignement a une finalité pratique, ou civique, puisque le résultat visé, c'est que les enfants soient ainsi « engagés à servir fidèlement le maintien du bien-être commun ». Le Gymnase prépare à l'université, et donc aux chaires des églises et des écoles, ainsi « qu'aux nécessaires fonctions honorifiques dans le gouvernement temporel, afin que la patrie commune soit conservée et maintenue dans tous ses états »¹⁷.

- 11 Cependant ces objectifs ne paraissent plus consensuellement partagés dans la Strasbourg de 1638. Des menaces pesaient sur l'institution, qui, pour remplir ses missions, devait avant tout être assurée des moyens matériels nécessaires. Or, selon la préface, cela devenait difficile du fait de l'état de guerre, qui éteignait ou diminuait les recettes en argent et en nature. Des reîtres avaient ruiné de manière barbare des écoliers et des enseignants. Des *praeceptores* et des *discipuli* auraient été chassés, ou même assassinés. Professeurs et précepteurs demandaient au Magistrat d'assurer leur nécessaire entretien, afin qu'ils pussent remplir leur devoir dans la joie et la sérénité (« *freudig und ungehindert* »).
- 12 Ces plaintes se référaient à des causes extérieures à la société strasbourgeoise. Mais en fait, le premier centenaire du Gymnase se célébrait à un moment où l'héritage de Jean Sturm était contesté en Allemagne par de nouveaux pédagogues, qui valorisaient l'enseignement dans la langue vernaculaire et souhaitaient des programmes plus pratiques. À Strasbourg, les parents critiquaient les méthodes des professeurs, qui à leur tour se plaignaient des exigences de ces derniers, de la surcharge de travail, et de la faiblesse de leurs salaires. Une réforme, qui se présentait comme une « restauration », fut entreprise en 1634, mais sans donner de résultats tangibles¹⁸. Les difficultés n'étaient donc pas toutes imputables à l'état de guerre. D'ailleurs, du haut de sa chaire, Johann Schmidt soulignait qu'en comparaison de leur environnement, les habitants de Strasbourg se portaient relativement bien. Par contre, la *scholarum dignitas* ne lui paraissait plus suffisamment respectée dans la République elle-même. Certes, il y a toujours eu des ennemis des écoles, mais leur nombre lui paraissait en augmentation. Les riches, et tous ceux qui aspiraient à être grands dans le monde, s'étaient mis selon lui à déconsidérer ceux qui étudiaient les arts et les sciences, et prônaient de nouvelles valeurs, les chevaux, le jeu, *fressen*, *sauffen*, les nouvelles modes vestimentaires. Même parmi les bourgeois ordinaires, marchands et négociants, l'institution scolaire commençait, à l'en croire, à être dévalorisée. Schmidt n'épargnait pas les enseignants eux-mêmes, qui se chamaillaient entre eux, l'un louant ce que l'autre blâmait. En distribuant ainsi les coups d'étrivière, et en rappelant aux Strasbourgeois l'esprit héroïque de l'origine de la Réforme, le prédicateur assumait le rôle de moraliste qu'on attendait de lui. Sans doute entendait-il aussi inciter ses compatriotes à un effort financier supplémentaire en faveur de l'institution scolaire. En effet, il fit allusion à ceux qui, face à la diminution des rentes et à la « cherté », proposaient de suspendre pour un temps l'enseignement. Ce serait, dit-il, une grossière erreur, en aucune manière tolérable, car aussi peu chrétienne que de suggérer la fermeture des églises et la suppression des prédicateurs, sous prétexte que leur entretien coûte trop cher¹⁹.
- 13 La situation politique était radicalement changée à la date du second centenaire, en 1738, sous la monarchie française. Il ne put y avoir cette année-là, ni fête ni publication. En 1717, il n'avait pu être question pour les protestants strasbourgeois de célébrer le bicentenaire de la Réformation. Lorsqu'en 1721, ils avaient envisagé de commémorer par une fête l'institution d'une université impériale de plein droit (1621), le prêteur royal, représentant de Versailles près de la Ville, avait répondu négativement à la demande des professeurs, en rappelant qu'on avait fêté un jubilé peu de temps auparavant (en 1667), et que cela ne faisait pas encore cent ans que la République et son université avaient été prises sous la protection de Sa Majesté. On comprend qu'en dehors de la question confessionnelle, la monarchie n'ait pas tenu à ce qu'on rappelât solennellement l'octroi de privilèges à l'université de Strasbourg par l'empereur

Habsbourg. Il est vrai que les festivités de 1667 avaient lourdement rendu hommage à celui-ci, à un moment où la France, installée en Alsace, exerçait une pression de plus en plus forte sur la petite république urbaine²⁰. Il ne fut donc pas question de célébration en 1738, d'autant plus que le Gymnase traversait alors une crise interne : la qualité de son enseignement était remise en cause, mais le Magistrat n'avait ni les moyens ni la volonté d'une réorganisation. Ce n'est qu'en 1751 que le système pédagogique fut sérieusement modernisé, en accordant une place importante au français²¹.

II. Une institution de la bourgeoisie libérale (1838)

- 14 Au siècle suivant, la position de Strasbourg et de son Gymnase était encore bouleversée. En 1838, les solennités du troisième centenaire du Gymnase suivirent les fêtes séculaires de la Réformation (1817) et de la Confession d'Augsbourg (1830)²². En grande partie, elles restèrent dans la tradition fondée sous l'Ancien Régime. En effet, on chargea des enseignants de l'école de composer et de mettre en musique une cantate; on frappa une médaille en l'honneur de Jean Sturm ; on fit restaurer des bâtiments, et on réinstitua la promotion solennelle des diplômés. Le jour de la célébration, un cortège se dirigea vers l'église, où allocutions et cantiques alternèrent. Le lendemain, la distribution des prix fut l'occasion de nouveaux discours. Mais le cadre n'était plus celui de l'ancienne république. Le français avait pris le pas sur l'allemand dans les discours. À côté des élèves et des enseignants, figuraient à présent le directoire du Consistoire général des Églises de la Confession d'Augsbourg, le maire et ses conseillers municipaux, et surtout les représentants de l'État (préfet et généraux), ainsi que ceux de l'Université (recteur, inspecteur d'académie)²³. L'école avait été séparée de la Ville dès le début de la Révolution. Puis la dictature montagnarde avait menacé de confisquer ses biens, et avait fait emprisonner ou exiler certains de ses professeurs. Thermidor leur avait rendu la liberté, et ils avaient cherché à rouvrir aussitôt. En 1795, l'établissement s'était vu menacé d'être fondu dans l'école centrale, à la création de celle-ci, puis, sous Napoléon, avec le monopole de l'Université, d'être assimilé au Lycée. Finalement, il était devenu « école secondaire ecclésiastique de la Confession d'Augsbourg », avant d'être reconnu comme collège de plein exercice en 1828²⁴.
- 15 C'était donc en tant qu'institution confessionnelle que le Gymnase célébrait son tricentenaire, en 1838, dans le cadre de l'État français. Sous la monarchie censitaire, les notabilités locales pouvaient manifester leur conscience nationale et leur patriotisme français, et dans le même geste, exalter leur héritage local et leur fierté régionale. Les discours des enseignants et des responsables ecclésiastiques continuaient à célébrer la ville des ancêtres (*Vaterstadt*) et sa gloire passée. M. Berneaud, professeur, dans son discours en français, s'écria: « Ô Strasbourgeois, votre patriotisme, vos besoins religieux: le Gymnase, c'est votre école... », et le maire Schutzenberger émit le souhait « que Français de cœur, ils ne cessent jamais d'être Strasbourgeois ! ». Il est vrai que le Préfet lui-même porta un toast « À l'Alsace et aux Alsaciens ! »²⁵. Dans le programme d'invitation, il était mentionné que la création de l'école avait coïncidé avec « l'époque la plus glorieuse de Strasbourg », pendant laquelle elle avait atteint un haut degré de prospérité, et que l'efficacité de ses armées et le modèle de sa constitution lui avaient valu « l'éloge des Empereurs d'Allemagne ». Il faut cependant ajouter que les discours officiels s'achevaient par une invocation à Dieu, pour la protection de la France « notre chère Patrie », et que la *relation des fêtes*, ayant signalé que la salle prévue pour le

banquet avait été décorée des écussons des villes d'Alsace surmontés de drapeaux tricolores, notait que : « Ces emblèmes annonçaient que ceux qui allaient s'asseoir sous ces tentes chérissaient d'un même amour et leur province natale et la grande patrie dont l'Alsace est un des plus fermes boulevards »²⁶.

- 16 Dans la vision romantique du XIXe siècle, il fallait offrir à la jeunesse des modèles de héros, des individus qui pouvaient à eux seuls résumer l'âme collective de l'école et de la patrie strasbourgeoise. Les orateurs invitèrent les élèves à se rendre « dignes des grands hommes qui l'ont fondée, des hommes illustres qui en sont sortis »²⁷. Ils insistèrent particulièrement sur la figure des fondateurs, le magistrat municipal Jacques Sturm²⁸ et l'humaniste Jean Sturm. Alors que le nom de ce dernier avait été à peine mentionné dans le recueil de 1638 – on lui reprochait alors ses accointances avec les « hérétiques » calvinistes –, il devint le centre des festivités de 1838. Dans son *Histoire du Gymnase* parue à l'occasion, Adam-Gauthier Strobel en fit une biographie édifiante. On frappa une médaille à son image (voir l'illustration de la couverture), et on posa un buste en sa mémoire dans l'auditorium²⁹. Le discours tenu en allemand par l'inspecteur ecclésiastique Edel développait les principes qu'il était censé avoir incarnés, dans une époque appelée nouvelle, qui mettait fin au Moyen Âge, et où avait eu lieu « un essor général », matériel, mais aussi scientifique et religieux, et concluait sur la chance des élèves de recevoir une formation dans un temps où de grands progrès avaient été accomplis³⁰. La continuité entre les réformateurs du XVIe siècle et la bourgeoisie protestante libérale du XIXe était encore davantage affirmée dans les déclarations du conseiller général du Bas-Rhin Valentin Schneegans, de l'ancien maire Jean-Frédéric De Turckheim, et du maire en place Georges-Frédéric Schutzenberger. Ce dernier s'inscrivait dans la ligne de l'historiographie bourgeoise en affirmant que les ancêtres, « après avoir conquis leur indépendance [...] contre les prétentions d'une orgueilleuse féodalité, s'associèrent à ce grand mouvement d'émancipation intellectuelle qui éclata au XVIe siècle, et prépara les destinées futures de l'humanité ». Le rattachement à la France était dans la suite naturelle de ce mouvement, et comme son aboutissement : « Strasbourg devint une ville française au moment même où la France adopta le principe de ses anciennes institutions ». La république municipale avait été le précurseur du régime parlementaire bourgeois : « La force et la puissance de l'ancienne commune se trouvaient dans les lumières, dans les mœurs, dans les vertus de la bourgeoisie. Aujourd'hui les classes moyennes sont devenues les dépositaires des destinées futures de notre commune patrie »³¹.
- 17 Les trois hommes politiques mentionnés étaient eux-mêmes des anciens élèves du Gymnase. Une nouveauté de ce jubilé, c'est la part qu'y prirent ces derniers. Ce sont eux en particulier qui organisèrent le banquet qui réunit 450 personnes, autour des principales personnalités de la ville et des représentants de l'État. Ils se placèrent tous par rang d'âge, « sans aucune distinction de qualité », et un élève de six ans porta un toast à la santé du doyen des anciens élèves, ce qui « rappelait si bien que tous les élèves du Gymnase, jeunes et vieux, ne forment qu'une seule famille, unis par les mêmes sentiments et affection envers l'école qui les a tous reçus en son sein ». C'était la conscience d'appartenir à un corps, et l'affirmation d'une solidarité entre générations d'élèves, qui allaient encore se manifester dans les festivités ultérieures³².
- 18 L'objectif évoqué dans le recueil de 1638, de former des hommes pieux et vertueux en même temps que des « citoyens utiles », en associant instruction et éducation, reste au centre de tous les discours en 1838³³. Dans son *Histoire du Gymnase*, Strobel souligne le

caractère de précurseur de Jean Sturm, qui, avant Rousseau, n'avait fait de l'instruction qu'une branche de l'éducation et qui avait posé « pour soutien des états et pour but de l'humanité la religion et la vertu »³⁴. L'ancien maire de Turckheim insiste sur la cohérence que cette formation doit donner à la société civile, en faisant émerger un véritable esprit de corps : « Il faut que toutes les classes de notre population strasbourgeoise, le magistrat, l'homme de lettres, le négociant, le chef d'atelier, l'artisan, l'ouvrier, se distinguent par une première instruction, bien dirigée : qu'ils contractassent, par le souvenir des études communes, par celui d'une tendance égale vers la vertu, ce lien de cité entre individus qui est le levier le plus puissant pour la prospérité des états »³⁵.

- 19 Cependant, Bruch, le directeur de l'établissement, doyen de la faculté de théologie, rompt avec les perspectives de 1638 lorsqu'il aborde la question de la religion. Alors que lors du premier centenaire, le prédicateur Johann Schmidt avait évoqué la période héroïque où après avoir aboli « l'abomination et l'idolâtrie papiste », la ville était devenue « comme une rose au milieu des épines »³⁶, le responsable du Gymnase, après avoir affirmé que dès son origine, il fut une école protestante, ajoute « je n'ai pas besoin de dire qu'on n'y prêche point de dogmatique exclusive. Le protestantisme par sa nature est large et tolérant. J'ai moins besoin encore de remarquer qu'on n'y exerce point d'adroit prosélytisme. Nous croirions manquer à nos plus sacrés devoirs en cherchant à attirer au protestantisme les enfants d'autres cultes qui nous sont quelquefois confiés ». « Pour être véritablement protestant, il tiendra éloigné tout esprit exclusif, intolérant; il admettra dans son sein les lumières que le protestantisme tend sans cesse à développer et à répandre ». Il réclame néanmoins qu'on assure deux heures d'enseignement religieux³⁷.
- 20 En 1838, la dialectique fidélité/changement était récurrente dans les discours. Le doyen Bruch évoquait les « modifications nécessaires », et Strobel affirmait que l'instruction qui s'y donnait avait été « mise en rapport avec les besoins de l'époque ». Il s'agissait avant tout de justifier l'introduction des classes pratiques, à côté du cursus classique, à partir de 1830, et le fait que « le français est devenu dans toutes les classes la langue exclusivement en usage »³⁸.
- 21 La grande masse de la population alsacienne restait étrangère à la langue officielle. Cette situation devenait d'autant plus préoccupante que la montée du nationalisme de l'autre côté du Rhin pouvait faire craindre la formation d'un irrédentisme germanique en Alsace³⁹. La question linguistique éveillait une inquiétude perceptible chez les participants du jubilé, entre le sentiment d'une perte inéluctable inspiré par le recul de la langue maternelle, et le besoin simultané de se justifier du manque d'aisance dans la langue adoptée. Un poème qui imagine le jubilé de 1938, s'interroge : « *Klingt noch in unseren Gauen / Die Sprache, so wie nun?* » : « Notre langue retentit-elle encore aujourd'hui dans nos cantons ? »⁴⁰. Adam-Gauthier Strobel, à la fin de son *Histoire du Gymnase*, se doit de « rassurer » sur les progrès de la langue française dans son école, et sur la capacité des élèves à surmonter dans l'avenir les difficultés de la prononciation, pour lesquelles il implore l'indulgence. Mais il lance en même temps un appel vibrant à ne pas abandonner l'allemand, langue des ancêtres et de Luther « empreinte d'une religiosité si profonde »⁴¹. Louis Lavater, un contributeur au volume du jubilé, affirme par contre que les valeurs qui fondent le Gymnase sont indépendantes de la langue pratiquée. Tous deux répondent à la suspicion qui veut assimiler la mauvaise performance linguistique des Alsaciens à un manque de patriotisme. Le second se livre

à une surenchère démonstrative en s'écriant : « Fort heureusement, le patriotisme dans notre province rhénane est-il en raison inverse de la finesse acoustique dont les habitants sont doués ». Il ajoute que dès leurs premières années, ils « apprennent à envisager le Rhin comme un canal de fortification, les plaines fertiles de l'Alsace comme un vaste glaciais, et les Vosges comme le boulevard de la grande patrie qu'ils sont chargés de défendre »⁴².

- 22 Mais ces bouffées guerrières n'étaient pas représentatives de l'opinion dominante dans la bourgeoisie du Gymnase, qui, du moins en l'absence de tension entre la France et l'Allemagne, restait fidèle à l'idéal affirmé dès le XVIII^e siècle, de pont pacifique entre les deux cultures et les deux nations⁴³. En 1860, l'ancienne école allait être réduite en cendres par un incendie dévastateur. Elle allait être entièrement reconstruite et inaugurée en août 1865, lors de festivités qui suivirent le modèle du jubilé de 1838. À cette occasion, le professeur de théologie Lichtenberger s'écria : « Placés sur la frontière, comprenant, aimant, unissant le génie des deux nations, parlant les deux langues, n'est-ce pas à nous qu'il appartient de mettre au service de la France ce que l'Allemagne a de grand et de noble ; comme aussi d'imprimer aux productions de nos voisins le cachet de génie français, si gracieux, si limpide, si correct ! Nous avons la mission de servir d'intermédiaires et d'initiateurs entre les deux races les plus intelligentes du globe »⁴⁴.

III. Le gymnase au temps du *Reichsland* (1888)

- 23 Cet idéal avait été mis à rude épreuve, lorsqu'en 1888 eurent lieu les célébrations du 350^e anniversaire, alors que l'Alsace était devenue un *Reichsland*. On sait peu de choses sur les festivités. L'imposant volume de *Festschrift* en deux tomes qui parut à cette occasion est un travail d'érudition, qui ne fait que des allusions marginales à l'actualité⁴⁵. On trouve un compte rendu succinct des cérémonies et des discours dans l'hebdomadaire *Elsaessisches Evangelisches Sonntagsblatt*⁴⁶. Dans l'ensemble, la fête ne semble guère en rupture avec celle de 1838, ni par son déroulement, ni par la qualité des participants. Elle débuta par un office au Temple Neuf, en présence des élèves, des maîtres, « des amis et hôtes de l'institution », ainsi que des autorités, durant lequel alternèrent chants et discours. Ceux qui prirent la parole à la suite du *Konrektor* Heinrich Veil, furent, dans l'ordre, les représentants de l'autorité civile (*Unterstaatssekretär*, représentant l'État allemand, et *Bürgermeister* de la ville, « vieil-allemand », mais élu), des autorités religieuses (le président du Directoire de l'Église de la Ligue d'Augsbourg), et des autorités scolaires (le recteur de l'Université, les directeurs des autres écoles secondaires de Strasbourg)⁴⁷. Le lendemain eut lieu la *Schulfeier*, qui débuta par une distribution des prix et des discours. Représentations théâtrales et jeux gymniques furent interrompus l'après-midi par la pluie, puis repris un autre jour.
- 24 Jean Sturm avait voulu donner au théâtre scolaire une place importante dans la pédagogie du Gymnase. Les jeux scéniques avaient rencontré le succès populaire auprès du public strasbourgeois, avant que les cataclysmes de la guerre de Trente Ans et le poids toujours grandissant des théologiens ne fussent venus à bout de cette pratique, au cours du XVII^e siècle, laissant alors le champ libre au théâtre jésuite, pour le reste de l'Ancien Régime⁴⁸. En 1888, on renoua avec cette tradition théâtrale en rendant hommage à l'Antiquité, avec des scènes d'*Antigone* de Sophocle, et au répertoire

allemand avec des extraits de *Willhelm Tell* de Schiller. Puis, un long cortège traversa la ville, au rythme de la musique des pompiers municipaux, pour se diriger vers le parc de l'Orangerie, où la municipalité offrait un goûter (*Festessen*). La journée se conclut par une réception solennelle à l'Hôtel de Ville. Une originalité de la célébration, par rapport aux autres festivités, fut la remise de médailles à des membres méritants du personnel⁴⁹.

- 25 S'il n'y a pas eu de *relation des fêtes* publiée cette année-là, il est vraisemblable que cela tenait à l'ambiance du Gymnase sous l'annexion. Auguste Schneegans en fit une critique vive dans un ouvrage paru en 1878. Selon lui, le Gymnase avait été avant 1870 « une oasis au milieu des établissements officiels », une école qui prônait la « méthode allemande » et qui, en prenant le « contrepied de la méthode officielle et jésuitique » avait fourni les preuves de sa supériorité ». Le *Regulativ* de 1873, qui fixait les nouveaux programmes, aurait par contre imposé le retour à l'ancienne méthode des jésuites, qui faisait de l'enseignement « un dressage », et remplaçait « l'éducation des humanités » par « une science de perroquet [...] aussi inutile qu'indigeste », visant à faire de l'enfant « une recrue »⁵⁰.
- 26 Les souvenirs pleins d'ironie de Robert Redslob montrent le corps des professeurs et celui des élèves nettement divisés en « Alsaciens » et « Allemands immigrés », qui réduisaient leurs relations réciproques au minimum⁵¹. À l'en croire, il vécut une jeunesse partagée entre deux mondes sans communication, celui de l'école et celui de la maison. Alors que généralement, depuis le temps de Jean Sturm, on insistait sur le fait qu'instruction et éducation devaient aller de pair au Gymnase, il s'écrie : « À l'école, nous faisons un apprentissage, c'était tout. Instruction, mais non pas éducation. Nous étions élevés, non par nos maîtres, mais par nos parents. Nous grandissions à un foyer qui était une enclave spirituelle de la France »⁵². Il se pourrait que ce témoignage ne soit pas totalement représentatif. Le régime prussien s'était en effet assoupli, et une partie des élites strasbourgeoises avait alors accepté le compromis avec les Allemands. Robert Ernst, fils de pasteur libéral et ancien élève du Gymnase, devait aller plus loin, en adhérant au nationalisme pangermanique. Il devait s'engager volontaire à 17 ans en août 1914, puis vivre à Berlin, avant de se mettre au service du régime nazi, qui en fit un temps l'*Oberbürgermeister* de Strasbourg. Dans ses mémoires, rédigés dans une prison française en 1951, il confirme néanmoins l'attachement de la bourgeoisie protestante strasbourgeoise à la France, à sa langue et à ses mœurs, encore que, selon lui, l'esprit de résistance et le culte de la patrie perdue, caractéristiques d'une étroite classe sociale, se fussent atténuées à partir des années 1900⁵³.
- 27 En 1888, il devait en tout cas être difficile d'envisager, par exemple, une participation massive des anciens élèves, organisés en association, alors que beaucoup avaient quitté la région en « optant » pour la France, et que, parmi ceux qui vivaient encore sur place, le traumatisme de 1871 n'avait pas été surmonté. La reconstruction rapide du Gymnase après l'incendie de 1860 avait été possible grâce à la souscription de nombreux donateurs, surtout locaux, qui, en retour, avaient exigé une place plus grande dans la gestion de l'établissement, aux dépens des autorités de l'Église luthérienne. Ils avaient affirmé notamment l'autonomie de l'établissement par rapport à l'administration publique de l'enseignement, en même temps que son caractère laïque, qui devait éviter de le concevoir comme un séminaire protestant⁵⁴. L'ouvrage d'Auguste Schneegans qui avait rendu compte des fêtes d'inauguration, avait présenté l'école de Sturm comme « le bien de tous les protestants, de l'ancienne bourgeoisie ou plutôt de l'ancienne

population protestante de Strasbourg, de l'Alsace, de la France entière ». Il avait proposé une implication plus large des anciens élèves et de la communauté protestante, regroupés en association, dans la vie de l'établissement, pour « former un corps compact », « qui aurait voix au chapitre non pas aux heures de crise seulement, mais encore et surtout aux heures de prospérité et de réorganisation »⁵⁵.

- 28 Cette vision du Gymnase était complètement dépassée en 1888. Le directeur Charles-Frédéric Schneegans, qui avait voué toute sa vie à l'école strasbourgeoise, appartenait à la tendance libérale et laïque du protestantisme, qui s'était imposée lors de la reconstruction. Pendant le terrible siège de la ville en 1870, il avait dû payer de sa personne pour empêcher la destruction des nouveaux bâtiments, lorsque des bombes s'abattirent sur sa toiture pendant les violents bombardements allemands⁵⁶. Lors de l'installation de l'administration allemande, il avait tenté coûte que coûte, en s'appuyant sur une partie des enseignants et sur les parents d'élèves, de sauver l'autonomie de son établissement et le caractère original de son programme de formation. Préserver un enseignement de valeur du français devait en particulier permettre aux élèves de se présenter au baccalauréat français. En 1872, le comité de l'Association des anciens élèves et amis avait d'ailleurs adressé une lettre au directeur, dans laquelle il demandait de ne pas accepter l'ingérence de l'État dans la direction de l'établissement, de veiller à conserver son caractère « libre et international », d'empêcher la diminution, voire la disparition des « cours de langue française »⁵⁷.
- 29 Ces appels ne furent pas entendus par la nouvelle administration, et, au moment des festivités de 1888, l'école avait en fait été mise au pas. À partir de 1873, la désignation d'un *Konrektor* allemand à côté de C. F. Schneegans réduisait l'autorité de celui-ci, et fut le point de départ d'une normalisation. En 1883, il ne restait plus que 9 Alsaciens sur un total de 34 enseignants : tous les autres étaient immigrés du *Reich*. Il faut dire que ces derniers se caractérisaient par leur professionnalisme, alors que les autochtones étaient jugés de formation inférieure, et voués aux petites classes. En contrepartie, la plupart des professeurs allemands ne faisaient que des passages brefs au Gymnase, avant de poursuivre leur carrière ailleurs⁵⁸. Le volume de *Festschrift* témoignait de ce nouvel état de fait dans le corps enseignant. Si l'histoire de la Haute École protestante, exclusivement dans sa période allemande, y faisait l'objet de nombreuses contributions, dans un esprit positiviste peu polémique, l'ouvrage accordait aussi de la place à des articles qui illustraient la science allemande, sans aucun lien direct avec Strasbourg et sa région⁵⁹.
- 30 On pourrait voir, dans cette manière de rendre compte des fêtes, un esprit allemand qui se différencierait de l'attitude française. L'appartenance et le caractère allemand du Gymnase s'affirmait « naturellement », comme un retour aux origines après la parenthèse française, qui venait d'être fermée. L'introduction à la *Festschrift* mentionne sans insistance le fait que le Gymnase « est retourné dans le rang de ses institutions-sœurs allemandes »⁶⁰. Dans les périodes françaises, comme ce fut le cas en 1838, il fallait insister sur une continuité qui n'avait rien d'évident, et qui se révélait au moins dans les principes, sinon dans les faits, entre la république germanique du XVI^e siècle et les régimes issus de la Révolution française. C'était en somme la conception nationaliste démocratique française, fondée sur l'adhésion volontaire, contre la conception pangermanique fondée sur le droit du sol et du sang. Redslob, dans ses souvenirs, se gausse du principe qui veut qu'un peuple de même langue a le devoir de s'unir : « Vérité transcendente. Je parle donc je suis. Le peuple n'a pas le droit de faire jouer sa

volonté, elle ne compte pour rien; ce n'est pas lui qui décide de son sort. Ses destinées sont écrites par la main de la Providence qui manifeste ses desseins par le signe tangible de l'idiome ». Il oppose une conception allemande de l'État « valeur première », avec l'homme comme « instrument de sa grandeur », à « l'autre côté de la barrière », où règne « le culte de la liberté individuelle, la doctrine que l'État est une forme d'association, œuvre des citoyens faite pour les servir, et enfin la conviction d'un droit égal, pour tous les hommes, à réaliser leur idéal dans des communautés spontanément établies. Conception largement humaine et qui exclut tout privilège d'un peuple »⁶¹. Il est vrai qu'on pouvait lire ces pages à la lumière de l'époque où elles étaient publiées: 1933.

IV. 1938 : l'affirmation des valeurs républicaines

- 31 En 1938, alors que Strasbourg était revenue à la France, l'adhésion à l'idéal démocratique français allait être affirmé avec une force inégalée. Ces fêtes du quatrième centenaire du Gymnase, n'eurent pas lieu sous les meilleurs auspices. Elles se déroulèrent en novembre, après que les accords de Munich (29 septembre) eurent éloigné provisoirement la menace de guerre franco-allemande, qui avait causé la mobilisation d'une partie des professeurs, et la mise à l'abri des archives et des bibliothèques⁶².
- 32 Les cérémonies ne se voulaient pas en rupture avec les précédentes, notamment celles de l'époque du *Reich* (1888), qui furent plusieurs fois évoquées⁶³. Un culte solennel fut tenu à l'église du Gymnase (le Temple Neuf), où chants en français, en latin et en allemand alternaient. On y reprit en particulier la cantate *Fons Israël*, composée par Walliser pour les festivités du premier centenaire. On y écouta deux prédications, l'une en français et l'autre en allemand. Une cérémonie publique eut lieu dans les rues de la ville, lors du dépôt de plaques sur la façade du Gymnase. Une attention particulière fut accordée à l'histoire de l'école. Celle-ci fit l'objet d'une exposition, qui d'après les propos de M. E. Hoepffner, scolarque du Gymnase, devait renforcer la fierté d'appartenir à l'établissement, en montrant les portraits de « ces hommes qui, par leur rayonnement, par leur valeur scientifique ou morale, ont été la gloire et l'honneur de l'École; portraits de vieux Strasbourgeois, professeurs ou pasteurs, magistrats, médecins, militaires et autres, qui ce soir nous contemplent de leur air grave et solennel, et qui participent encore à la fête de leur vieille École »⁶⁴.
- 33 L'esprit de corps fut également exalté lors du banquet organisé par les anciens élèves, qui réunit près de 400 convives, et permit de renouer des liens, ou de prendre conscience qu'on appartenait au même monde de l'enseignement, des affaires ou de l'administration: « Joyeusement, on refit connaissance. L'on constatait avec amusement que le mauvais élève d'autrefois était devenu un savant professeur, que le fort en thème s'était mué en un actif industriel ou commerçant, et que le poète de la classe avait trahi les Muses pour entrer dans la carrière administrative ». La solidarité entre les générations était affirmée symboliquement, comme en 1838, par un hommage du plus jeune élève au plus ancien survivant⁶⁵.
- 34 Au vu des événements récents, on se servit de l'occasion pour affirmer qu'à Strasbourg, plus qu'ailleurs, on était attaché à la paix avec l'Allemagne. Sur la plaque qui fut apposée à la porte de l'établissement, une inscription en latin commémorait la fondation de 1538 en faisant allusion au fait que cette année-là, « le funeste conflit »

entre Charles Quint et François Ier « était apaisé ». Et dans son allocution, le professeur Robert Will, président du Comité des Fêtes, affirmant qu'il fallait la paix pour que les sciences, les arts et les lettres puissent s'épanouir, demanda à Dieu de la donner. Il ajouta « que chaque fois que, dans le passé, la France et l'Allemagne ont écarté les différends qui les séparaient, deux grandes cultures se sont rencontrées dans cette maison placée au cœur de Strasbourg et à la croisée des grandes routes européennes. Puissent les accords survenus en 1938 [...] arrêter l'effondrement de la civilisation occidentale et servir au rayonnement de notre chère vieille école! »⁶⁶. Il restait donc fidèle à cette tradition qui s'était imposée sous l'administration française, qui insistait sur le rôle de pont assumé par son établissement.

- 35 L'ancien directeur Franck Forget devait consacrer une partie de sa conférence, comme ses prédécesseurs de 1838, à évoquer la question de l'enseignement bilingue. Il s'agissait surtout de justifier la place importante qu'on accordait à l'allemand dans l'enseignement, dès les plus petites classes, en rappelant l'effort particulier qui était fait parallèlement pour l'enseignement de la langue nationale, et en déclarant que la faiblesse des performances linguistiques était compensée par l'ouverture d'esprit que procurait le bilinguisme. Comme en 1838, il fallait répondre à la suspicion de tiédeur patriotique en affirmant que « l'étude approfondie de l'allemand, telle qu'elle se pratique au Gymnase à côté de celle du français, ne saurait être sans injustice considérée a priori comme une marque de désaffection coupable à l'égard de la communauté nationale et de la culture qu'elle représente »⁶⁷.
- 36 Mais plus qu'en 1838, le Gymnase apparaissait associé à la France. La langue française l'emportait cette fois de très loin dans les discours, encore qu'un sermon et des cantiques en allemand figuraient au programme. Un « comité d'honneur » avait été constitué, qui montrait que le rayonnement du collège protestant dépassait désormais le cercle des notabilités régionales, pour inclure de hautes personnalités de la République. Aux côtés du président du Directoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg, du directeur du Chapitre protestant strasbourgeois Saint-Thomas, du maire de la Ville, du préfet et du recteur, figuraient le directeur de l'Enseignement supérieur, représentant du ministre de l'Éducation nationale, et Lucien Fèbvre, professeur au Collège de France. D'anciens élèves, membres du comité, avaient réussi une carrière à l'échelon national. C'était le cas de Marc Boegner, président de la Fédération protestante de France, de M. Lichtenberger, professeur honoraire à la Sorbonne, et de M. Spenlé, recteur de l'Académie de Dijon. Franck Forget, l'ancien directeur, avait pris peu auparavant des fonctions de professeur au Lycée Lakanal (Paris). Un président de Chambre à la Cour d'appel de Paris fit un discours dans lequel il se souvenait des festivités de 1888, lorsqu'il était écolier au Gymnase⁶⁸. Ce cachet très francophile, voire parisien, donné aux festivités, était sans doute plus représentatif d'une bourgeoisie protestante qui avait voulu renouer avec la période d'avant 1870 que de l'ensemble des luthériens alsaciens, qui avaient été séduits par l'autonomisme dans les années 1920. Il est vrai que l'atmosphère de l'automne 1938 ne favorisait guère l'expression officielle d'autres sensibilités politiques, et que par ailleurs la menace nazie avait provoqué l'érosion du courant autonomiste.
- 37 Si la présence d'un représentant des autorités scolaires de Bâle et du directeur du Collège de Genève, la lecture de messages « de toutes les parties du globe », dont celui d'Albert Schweitzer « du fond de l'Afrique équatoriale française », ainsi que la publication d'un article en anglais sur « John Sturm's personal association with

England », attestaient d'un véritable esprit d'ouverture⁶⁹, l'Allemagne n'était pas représentée. Sur l'autre rive du Rhin, d'anciens élèves et professeurs allemands faisaient paraître la même année des études historiques pour commémorer le quatrième centenaire. Il s'agissait sans doute d'une initiative modeste et qui, si elle était érudite, faisait néanmoins des concessions à l'idéologie national-socialiste. Le premier article attachait de l'importance au caractère proprement alsacien de l'humanisme strasbourgeois, qui se serait caractérisé par le fait que « *die Bodenkräfte des Volkstümlichen [sind] hier sehr wirksam* ». Jean Sturm aurait conservé un trait atavique des paysans de sa *Heimat* (l'Eifel), qu'il aurait retrouvé ensuite « au pied des Vosges » : la « *Dickköpfigkeit* » rhénano-alémanique. Son insistance sur l'éloquence aurait également rencontré un trait caractéristique de l'Alsace : le goût pour le Verbe⁷⁰. La seconde étude insistait sur le maintien de la conscience identitaire germanique à Strasbourg jusqu'à la Révolution française, malgré les tentatives de *Verwelschung*, et contestait l'idée que Strasbourg avait été un pont entre la culture germanique et la culture latine, ce dont Jean-Daniel Schoepflin, au XVIII^e siècle, avait attribué le mérite au régime installé par la France⁷¹.

- 38 Dans les discours français des célébrations de 1938, l'évocation de la spécificité locale n'occupait qu'une place fort modeste. Charles Frey, le maire de Strasbourg, rappelait qu'au XVI^e siècle, « la puissance politique et le rayonnement intellectuel et spirituel de l'ancienne ville libre » avaient été « portés à un sommet plus jamais atteint », avant d'insister, avec un brin de regret, sur le fait qu'« aucune attache n'existe plus entre [la Ville] et l'antique école qui fut sa première création »⁷². Robert Will témoignait sa reconnaissance au gouvernement de la République qui, en 1918, « prit l'engagement de respecter nos convictions intimes et les particularités sentimentales de notre *petite* patrie qui jamais ne contrarieront les droits souverains de la *grande*. Cette parole, la France l'a tenue. Elle eût péché contre le Saint-Esprit et contre le meilleur d'elle-même en exigeant de nous l'effacement de notre personnalité alsacienne »⁷³. Il s'agissait d'une allusion au statut confessionnel particulier de l'Alsace, qui avait été préservé, après l'épuration de 1919 et la tentative jacobine du Cartel des Gauches en 1924. Le Gymnase restait sous le régime de la loi Falloux (1850) et du décret organique de 1852 sur les cultes protestants, qui subordonnait l'établissement au Directoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg, complétés par la législation allemande donnant aux autorités étatiques d'importants pouvoirs de contrôle et d'intervention, mais dont les gouvernements de la III^e République n'abusèrent point. Il fallait voir aussi, sans doute, dans l'expression de cette reconnaissance, une allusion aux résultats des difficiles tractations que le Chapitre Saint Thomas, gestionnaire de l'établissement, avait menées avec le Rectorat dans les années 1930 : le Gymnase, dont les comptes étaient déficitaires, obtenait une subvention publique annuelle équivalente au traitement de trois professeurs, en échange d'une intégration plus forte à l'enseignement public⁷⁴.
- 39 La plupart des orateurs évoquèrent ce qui unissait Strasbourg et le Gymnase à la France, à une France porteuse d'un idéal universaliste. C'est en particulier ce qui ressortait des discours prononcés lors des solennités académiques tenues au Palais Universitaire, radiodiffusées par Strasbourg-PTT. Robert Will insista sur le fait que la France était « messagère traditionnelle d'un idéal hautement humain », d'un humanisme qui se caractérisait par « un esprit de clarté et de mesure », et qu'elle incarnait la « liberté ». Il reprenait en quelque sorte le thème déjà présent dans les discours de 1838 : la coïncidence entre les valeurs de Strasbourg, ville protestante, et celles de la France issue de la Révolution. Il insistait sur les liens que Jean Sturm avait

entretenus avec la France, puis, en évoquant Goethe, venu étudier en Alsace, sur le fait que les deux cultures, française et allemande, s'étaient rencontrées et interpénétrées « sur le sol strasbourgeois ». Lucien Fèbvre, dans son allocution, apportait le salut du Collège de France au Gymnase protestant de Strasbourg, et rapprochait Guillaume Budé de Jean Sturm. Ce dernier, séjournant à Paris, avait déjà noué « entre les terres rhénanes, entre la libre république strasbourgeoise et la France, des liens solides d'estime réciproque et de clairvoyance sentimentale », dans « un monde tragiquement disputé, chaque jour, entre la Civilisation et la Barbarie ». Nul doute que l'éminent historien songeait à l'actualité, « à la Barbarie grondante et qui monte »⁷⁵.

- 40 Les mêmes thèmes furent traités dans une pièce historique et édifiante dont l'auteur n'était autre que Robert Will. Le dialogue conclusif, entre le Maître et l'Élève, évoquait « Ce souffle qui nous vient de la Renaissance ! », « Cet élan spirituel que nous donna la Réforme », « Cet idéal de liberté que nous devons à la Révolution française », « Ce respect de l'impératif catégorique que nous ont légué les Allemands ». On peut cependant noter que, dans le tableau mettant en scène l'époque allemande (1887), le professeur prussien de prosodie latine, avec son érudition un peu ridicule et son incompréhension distante et naïve à l'égard de ses élèves, semblait tiré des albums satiriques anti-germaniques de Hansi. Par ailleurs, la conclusion de la pièce évoquait « des oiseaux de mauvais augure qui se posent sur notre tilleul et qui croassent », et que l'Élève s'engageait à chasser. Il s'agissait d'une allusion à la menace nazie. Mais la scène qui évoquait la révolution de 1848 permettait aussi de traiter d'autres aspects de l'actualité politique. Les dialogues manifestaient en particulier une claire réprobation du communisme. En effet, un des élèves qui s'écriait « Vive la révolution sociale! Vive Blanqui! », était rejeté par les autres, tous fervents républicains, qui s'écriaient « Nous ne voulons ni insurrection, ni émeutes, ni débâcle sociale »; « Ordre et paix, voilà ce que nous voulons ». Le professeur de grec de la classe faisait une profession de foi patriotique, puis reprenait son cours de version avec un texte de Thucydide, qui portait sur la critique du démagogue Cléon. Celui-ci avait conduit Athènes à la défaite: « Et voilà, Messieurs, comme Cléon, le tanneur, le type du politicien, excitait le peuple en lui reprochant des défauts qu'il ne cessait de flatter. La suite est connue: Sparte, la laconique, abattit l'éloquente Athènes, et finalement Philippe de Macédoine lui ravit la dernière trace de ses libertés »⁷⁶.

- 41 Ainsi s'affirmait un humanisme qui attachait viscéralement le Gymnase à la France, tout en se situant dans le sillage du protestantisme libéral du XIX^e siècle. Il était notamment représenté par la personnalité de Robert Will, qui dominait les festivités, et celle de l'ancien directeur Franck Forget. Celui-ci, dans une conférence, rappela les valeurs d'un protestantisme qui refusait de s'enfermer dans le confessionnalisme et avait foi dans le progrès. Ces convictions se traduisaient concrètement, par exemple, par l'introduction de la médecine préventive, ou par la juxtaposition de filières classiques et de filières plus techniques dans le même établissement (contrairement à ce qui s'était passé dans le *Gymnasium* allemand). Pour l'avenir, Franck Forget souhaitait développer l'éducation physique, introduire des activités manuelles, et faire « fuir » le Gymnase « le plus loin possible dans la campagne, vers l'air pur et la lumière claire »⁷⁷. Il continuait à affirmer la nécessité, non seulement d'instruire, mais encore d'éduquer, non seulement d'enseigner la science positive des faits religieux, mais encore d'encourager l'expérience religieuse vivante en évitant « cet autre danger qu'est le surchauffement spirituel ». Cependant, la société se sécularisait, et on voyait surgir un débat sur la place de la religion dans l'école. L'ancien directeur revenait dans sa

conférence sur la décision prise en 1934, de supprimer la prière collective quotidienne et obligatoire dans les grandes classes, pour proposer en échange aux élèves volontaires de participer à un culte hebdomadaire. Il s'agissait pour lui d'éviter de tomber « en un vain formalisme plus dangereux pour l'âme que l'abstention complète de toute pratique extérieure »⁷⁸.

- 42 Il répondait sans doute aux critiques d'une aile plus conservatrice de l'Église, qui s'exprimait dans les sermons prononcés lors de l'office solennel du Temple Neuf. On y sentait une forte inquiétude face à l'évolution de la société et aux progrès du matérialisme. Dans l'allocution en français, le prédicateur appelait au redressement moral et spirituel de la Patrie, et s'élevait contre le « laïcisme qui a façonné des générations entières dépourvues de tout sens spirituel ». Il se faisait le porte-parole de ceux qui préconisaient le retour à l'idéal de Jean Sturm, en demandant que « l'instruction ne soit plus séparée de l'éducation ». Le pasteur Appel, en allemand, revenait sur les mêmes thèmes, en fustigeant les maîtres qui ne vivaient pas leur foi et ne servaient pas d'exemple, et en demandant que l'enseignement soit attentivement surveillé par les autorités scolaires et ecclésiastiques, pour faire pièce au *Säkularismus* du temps, à l'effet dissipant du sport, des jeux, du cinéma, de la radio, du journal et de la politique, et à l'influence des écoles étrangères, des hommes incroyants et des mauvaises lectures⁷⁹...

V. 1988 : la région, l'Europe, mais... la France

- 43 C'est peut-être parce que l'époque était moins tourmentée, le contexte politique moins menaçant, lors des célébrations du 450e anniversaire en 1988, que les grands principes s'y affichaient avec moins de clarté. Dans l'ensemble, les festivités et les publications de ce jubilé se caractérisent par un foisonnement, qui donne une impression de confusion. Les cérémonies restèrent en partie fidèles à la tradition instituée par les précédentes: culte solennel avec prédication et chant, banquet des Anciens et Amis du Gymnase avec allocutions, conférences historiques, exposition rappelant les élèves devenus illustres, spectacles de théâtre et jeux sportifs.
- 44 Mais l'atmosphère politique et idéologique était bien différente de celle de 1938. Le « comité d'honneur » qui avait été constitué soulignait de manière significative l'attachement de l'école à la nouvelle donne européenne, et à la place de capitale de l'Europe que revendiquait Strasbourg. En effet, les célébrations étaient placées sous le haut patronage du président du Parlement européen et du secrétaire général du Conseil de l'Europe. Sous l'effet de la décentralisation, on assistait de plus à un véritable recentrage régional par rapport aux festivités de 1938. L'État national avec le préfet (troisième rang protocolaire) et le recteur (septième rang), avait cédé de la place aux notabilités locales. Daniel Hoeffel arrivait au quatrième rang dans la hiérarchie, en tant que président du Conseil général du Bas-Rhin. Il devançait Marcel Rudloff, maire de Strasbourg et président du Conseil régional d'Alsace. Il est vrai que tous deux siégeaient également au Parlement national, en tant que sénateurs. Le caractère régional des festivités était encore renforcé par la présence, au comité d'honneur, de plusieurs responsables des trois universités strasbourgeoises. D'ailleurs, l'ensemble des célébrations visait à souligner le lien historique entre le Gymnase et l'Université, et à valoriser l'enracinement local de cette dernière. Enfin, des représentants de la vie économique figuraient également au comité: le président de la Chambre de Commerce

et d'Industrie, le président de la Fédération du Crédit mutuel d'Alsace-Lorraine, et le directeur de FR3 Alsace⁸⁰. C'est sans doute du comité constitué pour les festivités de l'inauguration en 1865 que celui-ci se rapprochait le plus par sa composition⁸¹.

- 45 Le cachet à la fois européen et régional qu'on voulait donner aux célébrations apparaissait sous diverses formes. Une scène de théâtre composée par un professeur faisait revivre le Strasbourg du XVI^e siècle. Elle paraissait inspirée à la fois du village d'Astérix, des brochures touristiques recensant les merveilles gastronomiques de la région (à destination des visiteurs « du Nord »), et des plaquettes de « communication » vantant site et situation de la ville et de sa région à de futurs investisseurs⁸². Un colloque fut consacré aux « Universités du Rhin supérieur, de la fin du Moyen Âge à nos jours » et une exposition intitulée « L'Université de Strasbourg (XIII^e-XX^e). La Ville, la Région, l'Europe » fut organisée à la Bibliothèque nationale et universitaire⁸³. Le professeur Bernard Vogler concluait une conférence consacrée au Gymnase et à l'Université aux XVII^e et XVIII^e siècles en inscrivant l'orientation régionale et européenne dans la continuité historique : « Le gymnase a formé les élites protestantes sur le plan politique, économique et culturel, pour la Ville de Strasbourg et la Basse-Alsace protestante [...]. L'université a connu au XVIII^e siècle son apogée par la qualité scientifique de certaines disciplines, comme lieu de rencontre entre des étudiants d'une grande partie de l'Europe. Elle a affermi le rayonnement de Strasbourg à l'échelle européenne en profitant de sa situation à la confluence de deux aires culturelles. Elle a suscité la vocation européenne de Strasbourg, une tradition que la Ville s'efforce de reprendre aujourd'hui »⁸⁴. Alors que les célébrations de 1938 avaient insisté sur les liens entre Jean Sturm et la France, celles de 1988 évoquaient le premier recteur de la Haute École strasbourgeoise comme le précurseur de l'Européen moderne. Une conférence qui lui était consacrée mettait en valeur la multiplicité et la diversité de ses relations (surtout tournées vers le monde germanique), à travers l'analyse de sa correspondance⁸⁵.
- 46 Une exposition intitulée *Gymnase Jean Sturm. Une ville, une école, des hommes. Deux siècles d'histoire 1789-1989*, ne se contentait pas de présenter les anciens élèves qui s'étaient illustrés par une carrière brillante au service de la France. Si le catalogue évoquait « La brisure » de 1870, dont Strasbourg et les Alsaciens furent les victimes, la *Realpolitik* allemande y était renvoyée dos à dos avec le « cynisme politique » de Thiers. Le général Hans von Seeckt, chef d'état major dans l'armée allemande en 1914, puis créateur et commandant en chef de la *Reichswehr* jusqu'en 1926, trouvait sa place parmi les élèves illustres. De même que le Prix Nobel de Physique de 1915 Max von Laue, qui, il est vrai, donna son nom à l'institut franco-allemand de Grenoble, celui-là même qui bénéficia du Synchrotron, un équipement que les élus alsaciens avaient âprement convoité pour leur ville dans les années 1980⁸⁶.
- 47 Un « pèlerinage » en Angleterre « sur les traces de Martin Bucer », organisé par l'association des Amis et Anciens du Gymnase à l'occasion du jubilé, dans l'intention de restituer la mémoire du Réformateur strasbourgeois, donna lieu à des publications dans la *Relation des fêtes*⁸⁷. L'Allemagne, cette fois-ci, avait été associée. Des représentants du Sankt Anna Kolleg d'Augsbourg, dont la fondation remontait à 1531, participèrent aux festivités. Puis, un groupe d'élèves et de professeurs du Gymnase rendit la visite quelques mois plus tard⁸⁸.
- 48 Il faut cependant noter que ce volontarisme européen et régional était démenti dans les faits par la disparition presque totale du multilinguisme français/alsacien/allemand/

langues anciennes, dans les cérémonies aussi bien que dans les publications. On ne pouvait plus, comme en 1938, émailler son discours de citations allemandes, et prétendre « sans exagération » que les deux langues étaient pratiquées « avec une égale aisance » par les écoliers⁸⁹. Alors que quelques expressions en alsacien, qui attestaient de la vitalité de la langue parlée, pointaient dans les textes de 1938, on en cherche vainement la trace dans les volumes de 1988. L'article de Cawell consacré aux relations personnelles de Jean Sturm avec l'Angleterre, qui avait paru en anglais dans le volume de 1938, était repris cette fois-ci dans une traduction française⁹⁰. Une large place était accordée dans les festivités à l'expression théâtrale. Mais celle-ci n'offrait à la scène qu'un extrait traduit en français d'une pièce intitulée *Moses*, composée par le professeur Caspar Bülow et interprétée par les élèves en 1621. Tout le reste venait du répertoire français. Ni les jeunes acteurs, ni le public, ne pouvaient plus faire vivre la langue allemande⁹¹. Les langues anciennes n'étaient guère mieux traitées: en 1938, la pièce qu'avaient alors jouée les élèves contenait de nombreuses citations grecques et latines, et la classe de terminale avait interprété en grec une scène entre Œdipe et Tirésias. En 1988, l'Antiquité était encore représentée sur scène, mais dans des dialogues modernes. C'est l'*Antigone* de Sophocle qui avait figuré au programme de 1888: c'est celle d'Anouilh qui fut jouée cette fois⁹². Alors que le plurilinguisme avait nécessité des déclarations justificatives dans la France de 1838 et de 1938, la question linguistique était désormais officiellement close: le monolinguisme français s'imposait sans discussion dans la « capitale européenne » de 1988.

- 49 L'esprit républicain de 1938 n'était pas entièrement éteint. Dès l'introduction de la *Relation des fêtes*, le président de l'Association des anciens élèves rappelait le destin tragique de la classe de première de 1938, dont les membres connurent le maquis, la Gestapo, la déportation, ou le front russe, sous l'uniforme allemand. La partie du volume consacrée aux « souvenirs », remémorait un camp de prisonniers de guerre, et la rafle de la Gestapo parmi les étudiants et professeurs de Strasbourg repliés à Clermont-Ferrand (25 novembre 1943)⁹³. Dans le volume dédié à l'histoire de l'école, le professeur d'histoire médiévale Francis Rapp livrait un témoignage poignant sur ses années d'études au Gymnasium Jakob Sturm pendant le nazisme⁹⁴. Cependant, peu de discours se référaient explicitement, comme en 1938, aux valeurs humanistes de la République. On peut faire mention de la *Présentation* que Catherine Trautmann, la maire nouvellement élue de Strasbourg, a rédigée pour le catalogue de l'exposition *Le Gymnase Jean Sturm*, dans laquelle, en cette année du bicentenaire de la Révolution française et de l'effondrement du Mur de Berlin, elle souligne « pour mémoire », « que les principaux protagonistes de la campagne pour la révision du procès du capitaine Dreyfus sont passés par le Gymnase », et qu'à travers « cet épisode le Gymnase a participé de façon décisive au triomphe de la République dans notre pays »⁹⁵.
- 50 Les auteurs et orateurs continuaient à affirmer la fidélité aux idées fondatrices de Jean Sturm, mais de manière peu insistante. Ainsi que l'écrit Georges Livet, scolarque du Gymnase: « Ce qui demeure aujourd'hui ? moins des « certitudes » que la possibilité, par des prises de conscience successives, de remises en question – personnelles ou collectives – sur les problèmes de l'heure: statut administratif [...] questions de pédagogie, mouvante selon le cas, les personnes, les générations, les crédits... »⁹⁶. Si les événements de mai 68 n'ont guère affecté l'établissement sur le moment, ils ont marqué une rupture par les conséquences qu'ils entraînèrent dans la vie scolaire et dans les rapports enseignants/élèves/parents⁹⁷. Des structures de concertation, accordant une place aux représentants des parents d'élèves et des élèves eux-mêmes,

furent par la suite mises en place⁹⁸. Mais malgré l'affirmation volontariste d'une « communauté », l'établissement semblait se banaliser et se bureaucratiser. L'idéal d'éducation humaniste mentionné seulement pour mémoire, passait au second plan. On s'orientait vers la prestation de services dans le respect des équilibres budgétaires. En contrepartie, le volume du 450^e anniversaire atteste d'une relation moins frontale entre enseignants et enseignés, en accordant une plus large place à la participation des élèves. Ces derniers apparaissent, au moins en tant que figurants, sur les photos qui illustrent abondamment la *Relation des fêtes*.

- 51 Les grands principes cédaient la place, dans l'ensemble, aux impératifs de gestion, largement évoqués. La sécularisation de l'établissement se poursuivait, avec l'augmentation de ses effectifs. Michel Hoeffel, responsable ecclésiastique, regrettait que le Gymnase ait abandonné depuis peu l'adjectif de « protestant » : « Alors même que l'on déplore l'absence presque totale de culture religieuse en France, le Gymnase gommerait-il toute référence à la tradition chrétienne ? ». Conformément à l'esprit du protestantisme libéral de 1838, il reconnaissait la nécessité de faire évoluer la pratique et le contenu de l'enseignement, mais restait attaché à une éducation religieuse, fondée sur les principes de liberté et de responsabilité acquis au contact de l'Écriture⁹⁹. Marc Lienhard, professeur de théologie, ancien élève et parent du Gymnase, exprimait son désarroi face à l'impossibilité d'un véritable enseignement religieux, et livrait au conditionnel sa conception d'un renouvellement de son contenu, fondé sur le « dialogue avec d'autres matières enseignées, pour faire comprendre que la religion n'est pas au-delà de l'histoire, mais s'inscrit dans les grands débats philosophiques, dans l'histoire culturelle et politique de l'humanité »¹⁰⁰.
- 52 Le caractère confessionnel du Gymnase s'effaçait si l'on considère que la proportion des protestants était tombée en dessous de 50 % des effectifs, bien qu'en valeur absolue, leur nombre demeurât stable. Si au XIX^e siècle le Gymnase avait pu, suivant le souhait des orateurs de 1838, contribuer à élever le niveau scolaire et social de la communauté protestante, y compris des artisans, commerçants, ouvriers ou cultivateurs, donnant à tous un puissant sentiment d'appartenance à un corps, son caractère de filière élitiste apparaissait à présent renforcé, pour devenir sans doute la principale spécificité de l'établissement, d'ailleurs recherchée par des parents qui souhaitaient investir dans « le capital symbolique ». Si l'inscription des élèves ne se faisait pas sur des critères de revenus ou d'origine sociale, elle s'effectuait sur une évaluation des résultats scolaires et sur la motivation des parents, ce qui revenait plus ou moins au même. La sélectivité à l'entrée expliquait les excellents résultats au baccalauréat, qui à leur tour contribuaient à maintenir la réputation de l'établissement. Nul étonnement donc, que « les élèves du Gymnase se recrutent davantage dans le milieu des classes aisées », et que « une grande majorité d'élèves sont des enfants dont les parents, grands-parents, ont fréquenté l'école, certaines familles sont représentées au Gymnase depuis la Guerre de Trente Ans »¹⁰¹. De quoi démentir le propos introductif de Georges Livet : « De nos jours, si le « modèle » est en place, les participants sont différents : à l'école comme dans la ville, tend à se substituer, à la double aristocratie de la naissance et de l'argent, la seule aristocratie authentique, celle de l'esprit et de la culture »¹⁰².

- 53 Les jubilé qui ont émaillé quatre siècles et demi d'existence du Gymnase de Strasbourg furent d'autant plus des occasions d'affirmer une identité, que celle-ci devait constamment se chercher ou se justifier dans une situation de frontière nationale, linguistique et confessionnelle extrêmement disputée. Le rappel de l'idéal de piété, de science et d'éloquence du fondateur Jean Sturm (*sapiens et eloquens pietas*), permettait à chaque fois d'affirmer une fidélité à l'héritage de l'humanisme et de la Réforme, mais aussi de mesurer la réalité du moment aux principes fondamentaux. Chaque célébration laisse percevoir les sources d'inquiétude et les sujets de débat autour de l'appartenance linguistique et nationale d'une part, du rapport délicat entre identité religieuse et liberté de la science d'autre part. Si le caractère confessionnel protestant s'exprime de manière étroite dans les sermons du premier jubilé, la sécularisation, qui était déjà vécue comme une menace en 1938, semble l'avoir définitivement emporté en 1988.
- 54 L'identité qui s'exprimait dans les célébrations était celle d'une élite confondue pour l'essentiel avec la bourgeoisie protestante de Strasbourg. Celle-ci, après avoir formé le patriciat de la République urbaine, fut tenue à l'écart du pouvoir et de la promotion sous l'Ancien Régime français, puis s'assimila progressivement à la France à partir de la Révolution. Elle accepta alors en particulier l'apprentissage du français comme condition d'une réussite sociale pouvant dépasser le cadre régional. En revanche, l'annexion au *Reich* réduisit beaucoup ses espérances de promotion. Sous domination française comme sous domination allemande, elle n'en affirma pas moins constamment sa spécificité, en revendiquant un rôle de « pont » entre l'Allemagne et la France, ce qui se traduisait par l'attachement au plurilinguisme français/alsacien/allemand et à des méthodes pédagogiques propres. Paradoxalement, c'est en 1988, alors que Strasbourg s'autocélèbre comme capitale européenne et se félicite des effets de la décentralisation, que la spécificité du Gymnase apparaît le moins nettement. La langue française a définitivement supplanté ses concurrentes, et l'école de Jean Sturm, sous contrat avec l'État, a renoncé pour l'essentiel à son caractère confessionnel marqué ou à une pédagogie hétérogène, pour se fondre dans le moule du système scolaire français, dans lequel il affiche de hautes performances, garanties pour l'essentiel par la sélection pratiquée à son entrée.

NOTES

1. Cet article a été rédigé à la suggestion de Willem Frijhoff et de Dominique Julia.
2. Anton Schindling : « L'École latine et l'Académie de 1538 à 1621 », in Pierre Schang, Georges Livet (dir.) : *Histoire du Gymnase Jean Sturm, berceau de l'Université de Strasbourg 1538-1988*, Strasbourg, Oberlin, 1988, pp. 16-154; Jean Rott : « Jean Sturm, le premier recteur du Gymnase et de l'Académie de Strasbourg (1507-1589) », in Georges Livet, Francis Rapp (dir.) : *Strasbourg au cœur religieux du XVII^e siècle*, Strasbourg, Istra, 1977, pp. 185-188; Robert Faerber : « La pensée religieuse et théologique de Jean Sturm », *ibid.*, pp. 119-196.
3. Melchior Sebizius (Jr) : *Strassburgischen Gymnasii Christliches Jubelfest Gott dem Allerhöchsten zu schuldigen Ehren Beedes in Kirch und Schulen mit unterschiedenen Predigen und orationibus, auch Gebet*

und Gesang Dankbarlich und Andächtig im Jahr nach Christi Geburt 1638 zelebriert und begangen, Strasbourg, Eberhard Zetner, 1641, 327 p. + annexes.

4. Charles Henri Boegner: *Relation des solennités qui ont eu lieu le 13 et le 14 août 1838 à l'occasion de la troisième fête séculaire du gymnase protestant de Strasbourg*, Strasbourg, Frédéric Charles Heitz, 1838, 183 p.

5. « Quatrième centenaire du gymnase protestant de Strasbourg 1538-1938 », *Relation des fêtes des 18, 19 et 20 novembre 1938*, Strasbourg, Fides, 1939, 384 p.

6. *Festschrift zur Feier des 350 jährigen Bestehens des protestantischen Gymnasiums*, Strasbourg, Heitz, 1888, t. 1, 394 p., t. 2, 291 p.

7. Gymnase Jean Sturm – Strasbourg : 1538-1963, 425e anniversaire, 16 novembre 1963, 50 p. non numérotées, Strasbourg, Istra, 1963. Il ne s'agit que d'une petite brochure sans prétention.

8. « Quatre cent cinquantième anniversaire de la fondation du Gymnase Jean Sturm et de l'Université de Strasbourg, 1538-1988 », *Relation des fêtes*, Strasbourg, Oberlin, 1989, 330 p.

9. Les délibérations du Rat pour les célébrations du centenaire de l'Université, en 1667, se réfèrent aux célébrations du centenaire du Gymnase en 1638, et demandent qu'on recherche dans les archives comment on avait organisé les cérémonies lors de la fondation, en 1566. L'épisode est rappelé dans un opuscule préparé à l'occasion du 25e anniversaire de la fondation de l'Université allemande de Strasbourg. Voir Alfred Erichson: *Der Alten Strassburger Hochschule Erstes Jahrhundertfest am 1. mai 1667. Ein Rückblick am 25. Stiftungstage der Kaiser-Wilhelms-Universität am 1. mai 1887*, Strasbourg, Friedrich Bull, 1897, pp. 3-4. Le compte rendu des célébrations de 1888 dans l'*Elsaessisches Evangelisches Sonntagsblatt* n° 32, 5 août 1888, s'ouvre par un poème allemand rédigé pour le jubilé de 1838. Lors des festivités de 1938, on fit de nombreuses allusions à celles de 1838 et de 1888. Lors des célébrations de 1988, on fit des rappels de celles de 1838 et de 1938.

10. Adam-Gauthier Strobel: *Histoire du Gymnase protestant de Strasbourg*, publiée à l'occasion de la troisième fête séculaire, Strasbourg, Heitz, 1838, 183 p.; Heinrich Veil: *Das protestantische Gymnasium zu Strassburg in den Jahren 1538-1888. Eine historische Skizze aus Anlass der Feier seines 350 jährige Bestehens im Auftrage der Direktion herausgegeben von Dr Heinrich Veil, Konrektor*, Strasbourg, Heitz, 1888, 19 p.; La *Festschrift zur Feier des 350 jährigen Bestehens des protestantischen Gymnasiums*, Strasbourg, Heitz, 1888, t. 1, 394 p. t. 2, 291 p., comprend plusieurs articles d'histoire; « Quatrième centenaire du gymnase protestant de Strasbourg 1538-1938 », *Relation des fêtes des 18, 19 et 20 novembre 1938*, Strasbourg, Fides, 1939, pp. 129-341 voir « études » et « conférences » traitant de sujets historiques; *Matricula scholae argentoratensis publiés par un groupe de professeurs de l'école à l'occasion de son quatrième centenaire*, vol. 1: 1621-1721, Strasbourg, Fides, 1938, 280 p.; Hermann Gumbel: « Humanitas Alsatica. Strassburger Humanismus von Jakob Wimpfeling zu Johann und Jakob Sturm », *Von Strassburgs hohen Schulen. Festgabe zur Wiedersehensfeier ehemaliger Lehrer und Schüler des Protestantischen Gymnasiums zu Strassburg im Elsass im Jahre seines 400 jährigen Bestehens*, Frankfurt a. M. am 7. und 8. Mai 1938, preprint de *Elsass-Lothringisches Jahrbuch*, XVII, 1938, pp. 1-36; Paul Wentzcke: « Die alte Universität Strassburg 1621-1793 », *ibid.*, pp. 371-112 in Pierre Schang, Georges Livet (dir.): *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, op. cit. 1888. *Eine historische Skizze aus Anlass der Feier seines 350 jährige Bestehens im Auftrage der Direktion herausgegeben von Dr Heinrich Veil, Konrektor*, Strasbourg, Heitz, 1888, 19 p.; La *Festschrift zur Feier des 350 jährigen Bestehens des protestantischen Gymnasiums*, Strasbourg, Heitz, 1888, t. 1, 394 p. t. 2, 291 p., comprend plusieurs articles d'histoire; « Quatrième centenaire du gymnase protestant de Strasbourg 1538-1938 », *Relation des fêtes des 18, 19 et 20 novembre 1938*, Strasbourg, Fides, 1939, pp. 129-341 voir « études » et « conférences » traitant de sujets historiques; *Matricula scholae argentoratensis publiés par un groupe de professeurs de l'école à l'occasion de son quatrième centenaire*, vol. 1: 1621-1721, Strasbourg, Fides, 1938, 280 p.; Hermann Gumbel: « Humanitas Alsatica. Strassburger Humanismus von Jakob Wimpfeling zu Johann und Jakob Sturm », *Von Strassburgs hohen Schulen. Festgabe zur Wiedersehensfeier ehemaliger Lehrer und Schüler des Protestantischen Gymnasiums zu Strassburg im Elsass im Jahre seines 400 jährigen Bestehens*, Frankfurt a. M. am 7. und 8. Mai 1938, preprint de *Elsass-*

Lothringisches Jahrbuch, XVII, 1938. pp. 1-36; Paul Wentzcke: « Die alte Universität Strassburg 1621-1793 », *ibid.*, pp. 371-12 in Pierre Schang, Georges Livet (dir.) : *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, op. cit.

11. Rudolf Reuss : « M. Samuel Gloner, ein strassburger Lehrerbild aus den Zeiten des Dreissigjährigen Krieges », *Festschrift zur Feier des 350 jährigen Bestehens*, op. cit., t. 1, pp. 207-209.

12. Alfred Erichson: *Der Alten Strassburger Hochschule Erstes Jahrhundertfest...*, op. cit., pp. 5-11.

13. Melchior Sebizius (Jr): *Strassburgischen Gymnasii Christliches Jubelfest...*, op. cit., Vorrede (prologue).

14. *Ibid.*, *Erste Predigt*, pp. 2-23.

15. Carl Zwilling: « Die Französische Sprache in Strassburg bis zu ihrer Aufnahme in den Lehrplan des protestantischen Gymnasiums », *Festschrift zur Feier des 350 jährigen Bestehens*, op. cit., pp. 261-273.

16. Melchior Sebizius (Jr): *Strassburgischen Gymnasii Christliches Jubelfest*, op. cit., Vorrede : « damit sie als in einer wolaus-gerüsteten Werckstadt wahrer Gottseeligkeit / Tugenden / gutten Künste und Sprechen, weisslich polirt, unterrichtet, gezieret / und / zu seiner Zeit / voll Geschicklichkeit und gutter Sitten / wieder dimittiert und zu Haus gelassen würden ». Dans le programme de réforme de 1634, l'enseignement religieux occupait toujours deux heures hebdomadaires par classe, et restait une matière éliminatoire pour les promotions. Voir: Bernard Vogler: « La Guerre de Trente Ans et la réforme de 1634 » in Pierre Schang, Georges Livet (dir.): *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, op. cit., p. 168.

17. *Ibid.*, p. 5 : « in welchem unsere Kinder zuvorderst in den heiligen Catechismo, in den seeligmachenden Wort des Evangelii / in den Hauptstücken Christlicher Lehre / mit Fleiss unterrichtet / darnach auch zu gutten Künsten und Sprachen / so zur Erhaltung gemeiner Wolfahrt dienlich / treulich angewiesen werden [...] zu notwendigen Ehrenämptern in Weltlichem Regiment hervor gehen / damit das gemeine Vatterland in allen Ständen conservirt und erhalten werde ».

18. Bernard Vogler: « La Guerre de Trente Ans et la réforme de 1634 » in Pierre Schang, Georges Livet (dir.): *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, op. cit., pp. 167-172.

19. Melchior Sebizius (Jr): *Strassburgischen Gymnasii Christliches Jubelfest*, op. cit., pp. 17-21 et p. 115. Voir aussi la dénonciation de l'indiscipline, de l'effronterie et la désobéissance des écoliers dans le sermon de Georg Bach, *Oratio saecularis*, *ibid.*, p. 164 et p. 169.

20. Alfred Erichson: *Der Alten Strassburger Hochschule Erstes Jahrhundertfest...*, op. cit., pp. 13-14. Il est significatif que Charles Henri Boegner, dans sa *Relation des solennités qui ont eu lieu les 13 et le 14 août 1838...*, op. cit., pp. 114-115, ne voit à l'interdiction de fêter le jubilé qu'une raison confessionnelle (la persécution des Réformés), oblitérant l'aspect politique ou « national », tandis que Paul Wentzcke: « Die alte Universität Strassburg 1621-1793 », art. cit., pp. 79-81, écrivant sous le nazisme, y voit à l'œuvre des tentatives de « *Verwelschung* » de la part du « *fremde Staat* ».

21. Werner Westphal : « Le collège de l'Université 1621-1789 », in Pierre Schang, Georges Livet (dir.): *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, op. cit., pp. 159-238 ; Adam-Gauthier Strobel: *Histoire du Gymnase protestant de Strasbourg*, op. cit., pp. 59-69.

22. Charles Henri Boegner: *Relation des solennités qui ont eu lieu le 13 et le 14 août 1838...*, op. cit., p. 7.

23. *Ibid.*, pp. 29-30.

24. Georges Livet: « Le temps des épreuves et de la reconstruction: la Révolution, le Consulat et l'Empire (1789-1815), in Pierre Schang, Georges Livet (dir.) : *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, op. cit., pp. 245-271; Werner Westphal: « Le Gymnase foyer d'innovation. La double vocation École savante et classes industrielles », *ibid.*, pp. 275-283; Adam-Gauthier Strobel: *Histoire du Gymnase protestant de Strasbourg*, op. cit., pp. 59-69.

25. Charles Henri Boegner: *Relation des solennités qui ont eu lieu le 13 et le 14 août 1838*, op. cit., pp. 48-60, p. 64 et p. 68.

26. *Ibid.*, pp. 127-177 et p. 63. Boulevard a ici le sens étymologique de « place forte ».

27. Charles Henri Boegner: *Relation des solennités qui ont eu lieu le 13 et le 14 août 1838*, op. cit., discours de Bruch, p. 102, discours de Engelhardt, professeur d'histoire, pp. 24-25.
28. Sur Jacques Sturm, voir Georges Livet : « Jacques Sturm, Stettmeister de Strasbourg. Formation et idées politiques 1489-1532 », in Georges Livet, Francis Rapp (dir.) : *Strasbourg au cœur religieux du xvie siècle*, op. cit., pp. 207-241; Jean Rott: « Jacques Sturm, scolarque de la Haute-École de la Ville de Strasbourg 1526-1553 », *ibid.*, pp. 243-251; Jean-Daniel Pariset: « L'activité de Jacques Sturm, Stettmeister de Strasbourg de 1532 à 1553 », *ibid.*, pp. 253-266.
29. Adam-Gauthier Strobel : *Histoire du Gymnase protestant de Strasbourg*, op. cit., pp. 7-38; Charles Henri Boegner: *Relation des solennités qui ont eu lieu le 13 et le 14 août 1838*, op. cit., pp. 9-15, pp. 36-38 et pp. 72-75.
30. Charles Henri Boegner: *Relation des solennités qui ont eu lieu le 13 et le 14 août 1838*, op. cit., pp. 31-41.
31. *Ibid.*, p. 64 (Schneegans), p. 72 (De Turckheim), p. 79 (Schutzenberger).
32. *Ibid.*, pp. 62-71.
33. *Ibid.*, pp. 18, 24, 48, 53, 64.
34. Adam-Gauthier Strobel : *Histoire du Gymnase protestant de Strasbourg*, op. cit., pp. 19-20 et pp. 78-79.
35. Charles Henri Boegner: *Relation des solennités qui ont eu lieu le 13 et le 14 août 1838*, op. cit., p. 72. Voir aussi les réflexions de Schutzenberger p. 82.
36. Melchior Sebizius (Jr): *Strassburgischen Gymnasii Christliches Jubelfest*, op. cit., p. 4.
37. Charles Henri Boegner: *Relation des solennités qui ont eu lieu le 13 et le 14 août 1838*, op. cit., pp. 92-93.
38. Adam-Gauthier Strobel: *Histoire du Gymnase protestant de Strasbourg*, op. cit., p. 83; Charles Henri Boegner: *Relation des solennités qui ont eu lieu le 13 et le 14 août 1838*, op. cit., pp. 98-99 ; Discours de Louis Lavater, pp. 123-124.
39. Auguste Schneegans: *Memoiren. Ein Beitrag zur Geschichte des Elsasses in der Übergangszeit*, édité par Heinrich Schneegans, Berlin, Gebrüder Paetel, 1904, p. 7. L'auteur, dont l'oncle enseignait au Gymnase, évoque l'ordre venu de Paris, en 1848, pour obliger à pratiquer le français dans les écoles et dans les familles. Sa mère s'y soumit avec difficulté, sa tante par contre ne renonça jamais à écrire en allemand.
40. Charles Henri Boegner: *Relation des solennités qui ont eu lieu le 13 et le 14 août 1838*, op. cit., « Poésies dédiées au Gymnase à l'occasion de sa 3e fête séculaire », p. 180.
41. Adam-Gauthier Strobel: *Histoire du Gymnase protestant de Strasbourg*, op. cit., pp. 90-91.
42. Charles Henri Boegner: *Relation des solennités qui ont eu lieu le 13 et le 14 août 1838*, op. cit., pp. 116-126.
43. Voir par exemple Louis Spach : « La ville et l'université de Strasbourg en 1770 » (texte lu le 28 septembre 1842), *Oeuvres choisies*, t. 3, Paris/Strasbourg, Berger Levrault, 1867, pp. 420-446.
44. Auguste Schneegans: *Le 10 août 1865. Souvenir de l'inauguration du nouveau Gymnase protestant de Strasbourg*, Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1865, p. 22.
45. *Festschrift zur Feier des 350 jährigen Bestehens des protestantischen Gymnasiums*, Strasbourg, Heitz, 1888, t. 1, 394 p., t. 2, 291 p. Une petite brochure de rétrospective historique fut également publiée par Alfred Erichson : *Stimmen über das Strassburger Gymnasium aus vierthalb Jahrhunderten. Ein Beitrag zur 350 jährigen Jubelfeier am 1. August 1888*, Strasbourg, E.F.Schmidt/Friedrich Bull, 1888, 16 p.
46. *Elsaessisches Evangelisches Sonntagsblatt*, n° 32, 5 août 1888, et n° 33, 12 août 1888.
47. *Ibid.*, n° 32, pp. 500-501.
48. A. Schmidlin: « Le théâtre scolaire à Strasbourg. Une étude historique », in Pierre Schang, Georges Livet (dir.): *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, op. cit., pp. 125-136.
49. *Elsaessisches Evangelisches Sonntagsblatt*, n° 32, pp. 507-508 ; n° 33, pp. 524-525.

50. Auguste Schneegans : *Das höhere Schulwesen in Elsass-Lothringen / L'instruction secondaire en Alsace-Lorraine*, Strasbourg, Fischbach, 1878, pp. 77-81 et *passim*. Il faut néanmoins relever qu'en 1938, Franck Forget rend hommage aux principes de son prédécesseur de l'époque allemande Heinrich Veil, en citant son discours de 1888 : « Quatrième centenaire du gymnase protestant de Strasbourg 1538-1938 », *Relation des fêtes des 18, 19 et 20 novembre 1938*, Strasbourg, Fides, 1939, p. 366.
51. Robert Redslob : *Entre la France et l'Allemagne. Souvenirs d'un Alsacien*, Paris, Plon, 1933, pp. 1-63.
52. *Ibid.*, p. 30.
53. Robert Ernst : *Rechenschaftsbericht eines Elsässers*, Berlin, Bernard & Graefe, 2e édition, 1954, pp. 24-26 et 32-38.
54. Auguste Schneegans : *Le 10 août 1865. Souvenir de l'inauguration du nouveau Gymnase...*, 96 p.
55. *Ibid.*, p. 84.
56. Pierre Schang, Georges Livet (dir.) : *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, *op. cit.*, pp. 316-317.
57. *Ibid.*, p. 340, p. 343, et p. 356.
58. Pierre Schang, Georges Livet (dir.) : *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, *op. cit.*, pp. 355-360.
59. Dr. R. Langenbeck : « Die Tiefenverhältnisse und die Bodenbeschaffenheit des Mittleren Teils des ostatlantischen Ozeans », *Festschrift zur Feier des 350 jährigen Bestehens des protestantischen Gymnasiums*, *op. cit.*, pp. 141-172; Dr Schnakenberg : « Beitrag zu Ethnographie Madagaskars mit besonderer Berücksichtigung der Vazimba », *ibid.*, pp. 89-140 ; Dr Göring : « Über ein Problem aus der Raumgeometrie der Anzahl », *ibid.*, pp. 43-68.
60. *Ibid.*, p. IV.
61. Robert Redslob : *Entre la France et l'Allemagne*, *op. cit.*, pp. 11-13; Robert Ernst : *Rechenschaftsbericht eines Elsässers*, *op. cit.*, ne partage évidemment pas ce point de vue. Il reconnaît néanmoins (pp. 40-41) l'erreur de lier systématiquement la pratique linguistique à l'appartenance nationale.
62. « Quatrième centenaire du gymnase protestant de Strasbourg 1538-1938 », *Relation des fêtes du 18, 19 et 20 novembre*, *op. cit.*, p. 13 et pp. 19-20.
63. *Ibid.*, pp. 16-17, p. 36, p. 106 et pp. 111-115.
64. *Ibid.*, pp. 19-20. Sous la République strasbourgeoise, le scolarque était le magistrat municipal chargé de l'école. Le titre désigne le représentant du Chapitre Saint Thomas, chargé de veiller au bon fonctionnement de l'établissement; son rôle a été transformé lorsque le Gymnase est devenu école privée sous contrat (1974). Inauguration de l'exposition, p. 15. Description de l'exposition, pp. 129-190.
65. *Ibid.*, p. 28 et p. 99.
66. *Ibid.*, pp. 51-54.
67. *Ibid.*, pp. 370-371.
68. Composition du Comité d'honneur, *ibid.*, en début de volume. Évocation de la famille Boegner par F. Boury, représentant de la Fédération protestante de France, pp. 81-83. Discours de O. Goehrs, président de Chambre à la Cour d'Appel de Paris, pp. 106-111.
69. *Ibid.*, pp. 88-90. Article de Henry J. Cawell, pp. 206-218. Lecture des messages pendant le banquet, p. 99.
70. Hermann Gumbel : « Humanitas Alsatica. Strassburger Humanismus von Jakob Wimpfeling zu Johann und Jakob Sturm », *Von Strassburgs hohen Schulen. Festgabe zur Wiedersehensfeier ehemaliger Lehrer und Schüler des Protestantischen Gymnasiums zu Strassburg im Elsass im Jahre seines 400 jährigen Bestehens, Frankfurt a. M. am 7. und 8. Mai 1938*, preprint de *Elsass-Lothringisches Jahrbuch*, XVII, 1938, pp. 1-36.
71. Paul Wentzcke : « Die alte Universität Strassburg 1621-1793 », *ibid.*, pp. 37-112.
72. « Quatrième centenaire du gymnase protestant de Strasbourg 1538-1938 », *Relation des fêtes des 18, 19 et 20 novembre*, *op. cit.*, pp. 72-73.
73. *Ibid.*, pp. 55-64.

74. *Ibid.*, conférence de Franck Forget, pp. 344-346; Martin Weber: « L'entredeux guerres » in Pierre Schang, Georges Livet (dir.): *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, op. cit., pp. 392-395.
75. Quatrième centenaire du gymnase protestant de Strasbourg 1538-1938, *Relation des fêtes des 18, 19 et 20 novembre*, op. cit., pp. 55-64 et pp. 91-93. Les autres orateurs manifestèrent presque tous leur attachement à la France et à ses valeurs. L'association Guillaume Budé tint son congrès à Strasbourg en 1938, avec au programme « l'humanisme rhénan », voir Georges Livet: « La Ville et son école. Strasbourg à la fin du xve et au début du xvie siècle », in « Quatre cent cinquantième anniversaire de la fondation du Gymnase Jean Sturm et de l'Université de Strasbourg (1538-1988) », *Relation des fêtes*, op. cit., p. 47.
76. Robert Will: *Sapiens et eloquiens pietas. Quatre tableaux tirés de l'histoire du Gymnase protestant de Strasbourg, représentés à l'occasion du Quatrième Centenaire de l'École le 20 novembre 1938*, Strasbourg, Fides, s.d., 61 p.; « Quatrième centenaire du gymnase protestant de Strasbourg 1538-1938 », *Relation des fêtes des 18, 19 et 20 novembre*, op. cit., pp. 120-128.
77. « Quatrième centenaire du gymnase protestant de Strasbourg 1538-1938 », *Relation des fêtes des 18, 19 et 20 novembre*, op. cit., pp. 363-364, p. 367 et p. 369.
78. *Ibid.*, pp. 372-377.
79. *Ibid.*, pp. 35-49. Les mêmes thèmes sont évoqués par le nouveau directeur Jacques Roos, *ibid.*, pp. 68-71.
80. « Quatre cent cinquantième anniversaire de la fondation du Gymnase Jean Sturm et de l'Université de Strasbourg, 1538-1988 », *Relation des fêtes*, op. cit., p. 7.
81. Auguste Schneegans : *Le 10 août 1865. Souvenir de l'inauguration du nouveau Gymnase...*, op. cit., p. 91.
82. « Quatre cent cinquantième anniversaire de la fondation du Gymnase Jean Sturm et de l'Université de Strasbourg, 1538-1988 », *Relation des fêtes*, op. cit., pp. 143-155.
83. *Ibid.*, pp. 237-250. L'expression « Rhin supérieur », traduit un concept géopolitique typiquement allemand (*Oberrhein*). Elle a été reprise notamment dans le cadre d'une Confédération européenne des Universités du Rhin supérieur (EUCOR), regroupant des établissements français, allemands et suisses.
84. *Ibid.*, p. 88.
85. Jean Rott : « Jean Sturm, le recteur et l'Europe », *ibid.*, pp. 49-67.
86. Ville de Strasbourg, Association des Anciens Elèves et des Amis du Gymnase : *Le Gymnase Jean Sturm. Une ville, une école, des hommes. Deux siècles d'histoire 1789 - 1989*, Exposition du 450e anniversaire à la Bibliothèque municipale, Strasbourg, Oberlin, 1990, pp. 47, pp. 68-69 et pp. 70-71.
87. « Quatre cent cinquantième anniversaire de la fondation du Gymnase Jean Sturm et de l'Université de Strasbourg, 1538 - 1988 », *Relation des fêtes*, op. cit., pp. 97-120.
88. *Ibid.*, p. 32. Dans le chapitre consacré aux activités des élèves présentées lors de la journée « portes ouvertes », figure aussi l'évocation d'un voyage à Berlin, pour le 750e anniversaire de la fondation de la ville, à côté d'un autre « à la découverte des châteaux de la Loire », et d'un troisième à Rome.
89. Conférence de Franck Forget in « Quatrième centenaire du gymnase protestant de Strasbourg 1538-1938 », *Relation des fêtes des 18, 19 et 20 novembre*, op. cit., p. 370.
90. « Quatre cent cinquantième anniversaire de la fondation du Gymnase Jean Sturm et de l'Université de Strasbourg, 1538-1988 », *Relation des fêtes*, op. cit., pp. 99-108.
91. *Ibid.*, pp. 157-162.
92. *Ibid.*, pp. 163-190 et p. 194.
93. *Ibid.*, pp. 17-19 et pp. 204-210.
94. Pierre Schang, Georges Livet (dir.): *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, op. cit., pp. 397-401.
95. Ville de Strasbourg, Association des Anciens Elèves et des Amis du Gymnase : *Le Gymnase Jean Sturm*, op. cit., p. 7.

96. Georges Livet : « Conclusion », in Pierre Schang, Georges Livet (dir.) : *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, op. cit., p. 460. Dans « Quatre cent cinquantième anniversaire de la fondation du Gymnase Jean Sturm et de l'Université de Strasbourg, 1538-1988 », *Relation des fêtes*, op. cit., voir les introductions de Michel Hoeffel, pp. 15-16, et de Georges Livet, pp. 21-24.

97. Pierre Schang, Georges Livet (dir.) : *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, op. cit., p. 439.

98. *Ibid.*, pp. 436-438.

99. « Quatre cent cinquantième anniversaire de la fondation du Gymnase Jean Sturm et de l'Université de Strasbourg, 1538-1988 », *Relation des fêtes*, op. cit., pp. 15-16. Michel Hoeffel, frère du sénateur et président du Conseil Général du Bas-Rhin Daniel Hoeffel, est alors président du Directoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg et du Chapitre Saint-Thomas.

100. Marc Lienhard : « Du Gymnase à la théologie, souvenirs et perspectives », in « Quatre cent cinquantième anniversaire de la fondation du Gymnase Jean Sturm et de l'Université de Strasbourg 1538-1988 », *Relation des fêtes*, op. cit., pp. 443-445.

101. Pierre Schang, Georges Livet (dir.) : *Histoire du Gymnase Jean Sturm*, op. cit., p. 417.

102. « Quatre cent cinquantième anniversaire de la fondation du Gymnase Jean Sturm et de l'Université de Strasbourg, 1538-1988 », *Relation des fêtes*, op. cit., p. 23.

INDEX

Mots-clés : enseignement primaire, enseignement privé, enseignement secondaire, Gymnase Jean Sturm (Strasbourg)

Index chronologique : XIXe siècle, XVIe siècle, XVIIe siècle, XVIIIe siècle, XXe siècle

Index géographique : France, Strasbourg

AUTEUR

BERNARD HEYBERGER

Université François-Rabelais (Tours)